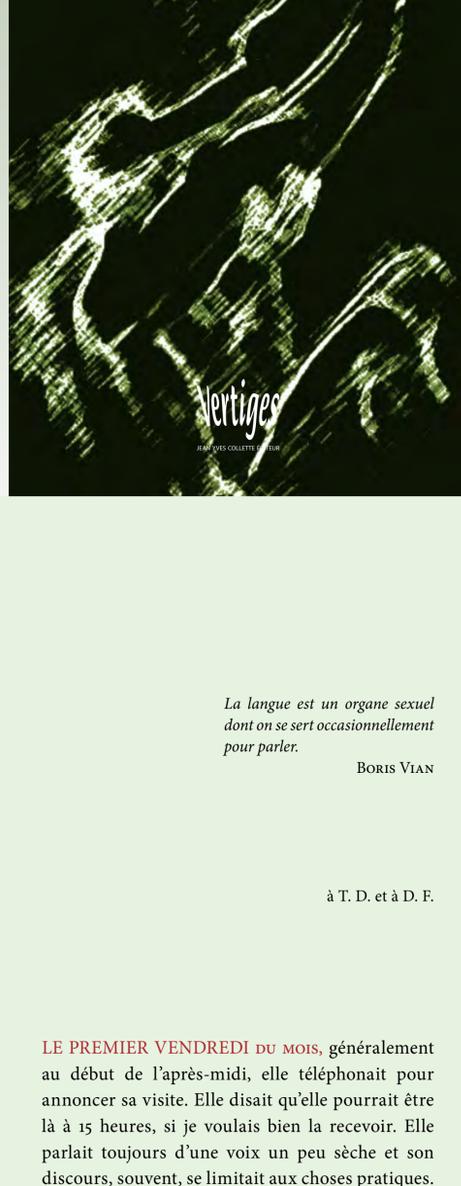


Un contrat



*La langue est un organe sexuel
dont on se sert occasionnellement
pour parler.*

BORIS VIAN

à T. D. et à D. F.

LE PREMIER VENDREDI DU MOIS, généralement au début de l'après-midi, elle téléphonait pour annoncer sa visite. Elle disait qu'elle pourrait être là à 15 heures, si je voulais bien la recevoir. Elle parlait toujours d'une voix un peu sèche et son discours, souvent, se limitait aux choses pratiques. « À quelle heure ? » bien sûr, mais aussi, « Est-ce que je pourrai stationner ma voiture devant chez toi ? » D'autres questions du même ordre, avant de demander – à moins que cela ne soit au début de ce dialogue succinct : « Comment vas-tu ? » La réponse l'intéressait, mais par pure convenance. Je devinais qu'elle ne souhaitait surtout pas que je lui pose, en retour, l'affreuse question : « Et toi, ça va ? » Au téléphone, il en était ainsi. Si je ne connaissais pas un peu ses manières et si je n'avais pas pour elle une grande affection, si je ne savais pas qu'elle était plus douce lorsqu'elle était en ma présence et que sa conversation était plus souple, j'aurais la tentation, à chaque appel de sa part, de remettre notre rendez-vous à plus tard.

Au contraire, pour moi, dès que j'entendais sa voix dans le combiné, malgré le ton qu'elle choisissait d'avoir, je me la représentais toujours blottie dans mes bras, effarouchée par la vie. Je jouais dans ses folles mèches blondes ; je lui disais des mots connus et usés, certes, mais qui visaient à l'apaiser, qui devaient réduire ses alarmes. Si elle me rendait visite en hiver, je la prenais par les épaules et nous regardions par la fenêtre les effets du climat. En été, sur la terrasse, nous écoutions pendant quelques minutes le chant des oiseaux... les cris des enfants qui jouaient dans la ruelle... Rien que des choses rassurantes.

Dans le passé, pour tout dire, je n'ai jamais réussi à lui apporter, malgré mes efforts, ni calme ni sérénité. Notre relation avait été de courte durée et je n'avais jamais pu mesurer tout ce que son expérience humaine avait d'inhabituel. Sauf pour un nombre limité de gestes d'affection, le rapport que nous avions établi concernait la circulation des mots dans l'espace. Ce lien, qui avait débuté par une agréable conversation d'automne, s'était arrêté par la déclaration urgente qu'elle m'avait servie au cours d'une matinée de janvier, déclaration faite de réalisme et de panique, composée de mots difficiles à passer, qui ne me concernaient presque pas. En réalité, elle aurait pu adresser ces mots à toute personne qui aurait entretenu un rapport un peu intime avec elle. Trop d'intimité, c'est trop ! Un peu, c'est presque trop. Avec mon amie, nous arrivions trop vite à trop d'intimité !

Elle cherchait en tout temps à montrer le visage d'une femme responsable, de celles qui en ont vu d'autres. Un jour, elle prit une décision : personne ne la déstabiliserait plus, quoi qu'il lui en coûte. Sa détermination avait quelque chose de pathétique : tant de courage affirmé pour des raisons somme toute limitées. Elle déservait pour cela enfiévrer sa sensibilité sous une carapace, piquer l'ennemi de lances acérées et, inébranlable, avec son bouclier, repousser les attaques les plus diverses de tous les dragons connus et inconnus. Malgré sa panique, elle était devenue une guerrière et, s'il le fallait, elle se battrait. Je ne croyais pas à ces affirmations intempêtes, mais je devinais qu'elle préférerait aller jusqu'à mourir plutôt que de laisser un étranger (ou une étrangère) menacer sa fragile complexion... Aujourd'hui encore, c'est ce qu'elle laisse entendre.

Lorsqu'elle apparut la première fois au seuil de ma porte, je me suis demandé comment elle pouvait être à la fois si fatiguée et si fraîche, si écorchée et si volontaire. Depuis notre séparation, je l'avais aperçue, à l'occasion, dans des mondanités littéraires, un peu fébrile, inquiète, comme à son habitude, et cherchant à afficher le contraire. À la voir maintenant si dure et si souffrante, je l'imaginais, durant le jour, travaillant à repousser l'ordinaire et le quotidien et, la nuit, dans son alcôve, versant des larmes.

Espérant la faire sourire, je lui demandai : « Tu vas souvent voir des hommes, comme ça, l'après-midi ? » Elle ne sourit pas et son regard m'a imploré : « Tais-toi », me faisait-il comprendre.

À n'en pas douter, elle voulait me voir pour des raisons sérieuses, mais de là à ce que je doive me taire dès son arrivée... Son attitude m'intriguait. Je ne devinais rien, mais je ne perdais rien pour attendre. Elle enleva son manteau et ses bottes, et chaussa les souliers plats qu'elle avait apportés. Sa robe rouge mettait en valeur ses yeux sombres et sa blondeur ébouriffée. Elle se promenait dans mon appartement, curieuse, s'extasiant devant les changements intervenus depuis la fin des travaux de rénovation. Satisfaite de sa promenade, elle se tourna vers moi et, mi-souriante, mi-triste, me rappela :

— Je te le disais au téléphone, je suis venue pour boire... et pour parler avec toi. Te reste-t-il du whiskey ?

— Bien sûr. Glace ou nature ?

La « glace » avait été brisée, déjà elle me semblait plus à l'aise. Je l'avais laissée choisir l'endroit où nous asseoir : salon, bureau... Elle choisit la petite table à déjeuner de la cuisine où nous serions plus près l'un de l'autre, où nous pourrions nous regarder dans les yeux.

Mon amie a les sentiments écorchés. Au fil de son existence et au gré de ses mésaventures, sa douceur d'origine s'était transformée en une peur atroce, une méfiance à l'égard de tous et une certaine dureté de cœur, au moins en surface. Elle rejetait tout et en appelait à tous pour qu'on vienne la sauver, surtout sans le dire. Elle triturait sans cesse ses émotions. Malgré sa détermination à me parler, elle voulait que je devine ce qu'elle voulait me dire, que je ressente son envie et que j'en accepte les limites.

La tendresse que j'avais toujours à son égard ne demandait qu'à s'exprimer de nouveau, mais ce n'était pas ce qu'elle voulait. Je ne devais jouer son jeu, rien de plus. Je ne devais rien demander, je ne devais rien souhaiter, ni rêver à rien qui pouvait la concerner.

Un jour, pendant notre courte relation, elle m'avait dit, à propos de certains gestes de l'amour physique : « Tu vois que je suis capable ! », avant de s'arrêter net dans ses gestes et de jurer pour une ixième fois que ça ne l'intéressait plus. Des « x », elle en avait mis partout, surtout sur ces activités étranges qui réunissent deux corps. Elle pouvait bien se masturber à l'occasion, mais cette envie même se faisait plus en plus rare.

Comment pouvait-elle souffrir si profondément et de manière si apparente ? me demandais-je encore elle est. À la fois incapable de se montrer comme elle est et incapable de se cacher. De toute évidence, elle ne contrôlait rien de ses sentiments, mais laissait place à un jeu d'écluses, d'ouverture et de fermeture simultanées. Toute conversation devenait alors plus qu'ambiguë.

Juste pour essayer, elle pensait pouvoir repousser ses peurs existentielles, abstraites, en s'adonnant à des exercices certes plaisants, mais évidemment futiles. Pour moi, elle semblait être sur la voie de comprendre une petite chose simple : la vie est courte et nous n'en avons qu'une. Passer la deuxième moitié de sa vie à regretter les événements de la première partie est la plus inconsciente et la plus triste des activités.

Je profitai de la distance que mon regard actuel me laissait et tentai de me figurer ce que je pourrais peut-être plus voir si je renouais avec mon amie une relation plus personnelle voire intime. D'ailleurs, pourquoi ferais-je cela ? Comment pourrais-je avoir l'imprudence de céder à une proposition hasardeuse alors qu'elle pourrait bien me faire chavirer à la première occasion ? Qui me dit qu'elle ne cherche pas avec moi l'occasion de gagner une bataille symbolique contre les hommes et surtout contre ceux qui auparavant dans sa vie l'ont fait souffrir, en particulier, par leur violence ?

Enfin, elle y arrivait : je ne devrai rien attendre en retour, finit-elle par déclarer, au sujet de la demande qu'elle fait exiger ; je ne devrai aucune douze fois l'an, un jour déterminé à l'avance, pour m'occuper d'elle. Je devrai toujours avoir du whiskey. Je devrai lui laisser me donner le signal. D'aucune manière je ne devrai la brusquer...

Elle pensait que moi seul serais assez « fou » pour accepter un pareil défi, car elle gardait, disait-elle, des sensations favorables de notre ancienne intimité.



Vers la fin de notre conversation, sans préambule autre que celui d'une acceptation sans condition, elle m'avait dit : « Est-ce que, éventuellement, tu voudrais me le faire ? », comme si je devais savoir de quoi il s'agissait. Après un moment d'hésitation, qui lui a sans doute paru trop long, elle ajouta :

« Tu ne veux pas ? »

— Non ! Oui, oui. Avec plaisir...

— Alors, fais-le-moi – maintenant. »

J'étais sidéré ; je n'en revenais pas. Même après avoir bafouillé ma réponse, je me demandais encore si j'avais bien entendu ses paroles, mais dans un désir. Elle avait dû faire un effort extraordinaire pour prononcer ces mots-là...

Un sentiment indéfinissable m'envahissait. J'étais heureux qu'elle fasse ce pas et qu'elle le fasse avec moi. Elle me manifestait sa confiance et elle me révélait qu'elle m'aimait un peu. Toutefois, cela remuait aussi d'anciennes douleurs, des doutes sérieux sur la sagesse de cette action. Mais qu'est-ce que la sagesse vient faire ici, maintenant ? Pendant que ces pensées circulaient à grande vitesse dans ma tête, je la regardais avec une étrange curiosité.

Elle s'est dirigée vers le salon et s'est calée dans une causeuse ; elle a soulevé ses hanches pour relever sa robe ; elle a ouvert ses jambes et, de sa main gauche, elle a tiré fortement sur sa culotte pour dégager son sexe désormais disponible dans toute sa splendeur. J'ai trouvé que mon amie était devenue tout à coup audacieusement crue... mais j'ai toujours désiré son sexe ainsi, cru, à peine dissimulé sous ses boucles blondes. Je ne pouvais pas reculer, je ne pouvais pas attendre et, surtout, j'avais vraiment envie de lui faire plaisir.

Le lendemain, de même qu'au cours des jours qui ont suivi, j'ai attendu un appel de sa part : rien. J'ai espéré tout le mois : rien. Puis le combiné s'est mis à sonner...

D'un premier vendredi du mois à l'autre, jamais elle n'a été plus ambitieuse dans sa demande. Le verbe « faire » était suffisant. Il correspondait à une nécessité. Je devais y voir toute l'intensité dont elle était capable en ces circonstances. Sans bien connaître ses attentes, je devais passer à l'action. Je ne devais pas employer d'autres verbes que celui qu'elle avait employé. « Quand je te l'ai fait... » « Viens, je te le fais tout de suite... » « Je te le ferai encore... » « Je te le faisais sans cesse... » Mais, mieux encore, je ne devais rien dire. Chaque fois, après que le plaisir l'eut envahie, en vain je l'implorais du regard, espérant qu'elle me demande de poursuivre. Le faire une fois, cela suffit, avait-elle décidé.

Depuis ce vendredi et pour chacun des mois qui suivirent, elle vérifiera si je voulais encore lui faire ça. Comme chaque fois je répondais « oui » et souriais de bonheur, elle déclara un jour : « Désormais, chaque fois que je viendrai te voir, tu me le feras ; ça sera comme la signature d'un pacte entre toi et moi ; mieux, ce sera un contrat inaliénable. Je viendrai, tu me le feras et ce sera la garantie que je reviendrai te voir. Je ne verrai personne d'autre ; je ne me donnerai plus qu'à toi. »

Pour ma part, dès ce jour, d'une certaine manière, j'entrai en religion. Et, dès ce jour, je me dévouai avec la plus grande fermeté à mon engagement.

Un contrat,

de Jean Yves Collette (1946-),

est l'édition princeps de ce récit

dont l'écriture a été amorcée en 2008

et achevée en 2021.

ISBN : 978-2-89816-391-3

© Jean Yves Collette, 2021

– 1392 –

Dépôt légal – BANQ et BAC : troisième trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org